

Disb. Rostock

1874

Rogge

Étude
sur
l'emploi qu'on fait en français
des temps et des modes
dans
les phrases hypothétiques.

~~~~~

**Dissertation inaugurale**  
pour obtenir  
le grade de Docteur en philosophie  
à l'Université de Rostock



présentée

par

**A. Rogge**

de Lützen.

---

**ROSTOCK.**

IMPRIMERIE DE CHARLES BOLDT.

1874.



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

Les phrases hypothétiques appartiennent à la grande catégorie des phrases qui expriment l'idée de causalité. On peut considérer la causalité sous différents points de vue; généralement on n'en admet que trois: La cause réelle, la cause logique et la cause morale. Les propositions qui expriment l'idée de causalité réelle se subdivisent en causales proprement dites, conditionnelles et concessives. Dans les phrases hypothétiques on énonce la cause comme un accessoire auquel est attaché l'événement d'une autre chose: la cause porte le nom de condition, et son effet s'appelle conséquence. Dans l'enchaînement des deux propositions celle qui exprime la conséquence est la principale, l'autre qui renferme la condition, est la subordonnée. Comme la cause précède l'effet, la proposition subordonnée précède, généralement parlant, la principale; c'est pourquoi on la nomme aussi „proposition précédente,“ et à ce point de vue on donne à la principale le nom de proposition conséquente. Il y a donc entre ces deux propositions un rapport causal, celui de cause-à-effet; elles sont en conséquence intimement liées l'une à l'autre, et à l'égard des phrases hypothétiques le dicton „point d'effet sans cause“ équivaut à „point de conséquence sans condition“.

En français moderne comme en latin on emploie la conjonction „si“ pour désigner les phrases hypothétiques proprement dites.

Il nous semble à propos d'examiner l'emploi qu'on fait en français des temps et des modes dans les phrases hypothétiques d'après les différents rapports de la proposition subordonnée à l'idée de toute la phrase.

## Emploi des temps et des modes dans les phrases hypothétiques.

### I. Phrases hypothétiques proprement dites.

#### A. Emploi des temps de l'indicatif.

1. Dans les propositions purement conditionnelles on peut employer, en français comme en latin, tous les temps de l'indicatif à l'exception du futur et du conditionnel, quand on fait abstraction complète de la réalisation de la condition.

Ex. Je fuis, si tu veux fuir; et si tu meurs, je meurs. Lemercier.

S'il a fait cela, il est perdu.

Si cet acte fut commis pour éviter l'effusion du sang, il faut le plaindre, s'il fut commis par ambition personnelle, il faut le flétrir. Lamartine.

Si Menzikoff fit cette manoeuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Voltaire.

En cet état, s'il y avait une règle à faire, c'était non de le bannir (l'hiatus), mais de le prescrire. Littré.

Si l'on examine ces exemples, on voit que la conjonction „si“ n'y indique que la relation logique qu'il y a entre la condition et la conséquence. Cette relation logique est l'idée dominante de la phrase. Ce cas n'offre donc point de difficulté.

Mais pourquoi la langue a-t-elle établi cette règle: En français on n'emploie jamais le futur après „si“ conditionnel? Quant au latin, il avait donné l'exemple au français; car, généralement parlant, il n'aime pas non plus à se servir du futur dans les propositions conditionnelles.

Ex. Si vincimus omnia nobis tuta, commeatus abunde, coloniae atque municipia patebunt. Sall.

Si vis, dabo tibi testes. Cic.

Si bellum omittimus, pace nunquam fruemur. Cic.

Pourtant il y a nombre d'exemples qui sont autant d'exceptions à cette règle. Quand le verbe de la proposition conséquente est au futur, si et nisi se construisent assez souvent avec les temps futurs dans ces propositions subordonnées d'une phrase hypothétique.

Ex. Si me audies, vitabis inimicitias.

Haec si ages, et senties, tum eris magnus consul. Cic.

Si te rogavero aliquid, nonne respondebis? Cic.

Les langues soeurs aussi se sont conservé cette liberté.

Ainsi l'on dit en espagnol: Si yo pudiere venir, vendré à la noche. Cald., ou en italien: Se sarà un uomo di garbo, son certo che gli sarà buono amico. Goldoni.

Cet usage n'est pas même étranger au vieux français: Se yo descendrai à enfer, tu i es. Ps.

Mais le français moderne a catégoriquement rejeté cet emploi; dans les subordonnées d'une phrase hypothétique, il remplace toujours le futur par le présent.

Ex. Disons à l'Europe que le peuple français, s'il tire l'épée, jettera le fourreau. Mignet.

Quand je serai grand, si je suis assez riche pour cela, je donnerai l'aumône à tous les pauvres. P. Blanchard.

Au lieu du futur passé dans la subordonnée on devrait employer si avec le passé indéfini, mais comme dans ces cas, il s'agit ordinairement de marquer un rapport de temps, les phrases ne sont plus purement hypothétiques, et l'on se sert alors de la conjonction „quand“. Ainsi dans la phrase: Si vous avez relu cet ouvrage demain, vous m'en direz votre avis. Beauzée — on dirait mieux „Quand vous aurez relu etc.“ si l'on veut appuyer sur l'adverbe de temps „demain“. Il doit pourtant y avoir des raisons qui justifient cette règle, établie par une langue qui, à généralement parler, emploie son futur avec une exactitude remarquable.

On a fait observer que la phrase: „Si vous m'aimez, je vous aimerai“ peut être considérée sous deux points

de vue différents: Elle signifie, dit le journal grammatical, ou „si vous m'aimez maintenant, je vous aimerai“ ou „si vous m'aimez par la suite, je vous aimerai“. Mais l'addition de ces adverbes de temps fait bien sentir que „si“ conditionnel, suivi du présent exprime simplement la relation logique qu'il y a entre les deux propositions. La phrase ne veut dire ni „si vous m'aimez maintenant,“ ni „si vous m'aimez par la suite“ (quoiqu'elle puisse avoir cette signification), mais seulement: „si la condition énoncée se réalise, elle aura telle ou telle conséquence. C'est cette relation logique, cette réalité du rapport causal que l'on énonce, et rien de plus.

Quand il s'agit moins de fixer la date d'un événement que d'en faire ressortir la réalité, la langue n'indique pas toujours avec une exactitude mathématique le rapport de temps, qui alors résulte de la nature des choses. La phrase allemande „Er hat mir versprochen zu bleiben, und nun geht er doch fort“ peut signifier: il s'en est allé, il s'en va, ou il s'en ira. Dans la phrase hypothétique le rapport causal est, pour ainsi dire, l'âme de toute la phrase, et il n'est pas étonnant que la langue aime à l'indiquer autant que possible par des signes extérieurs. — La cause précède l'effet; il est donc naturel de l'énoncer à un temps antérieur à celui qui exprime l'effet. Or dans ces phrases la conséquence qui dépend de la réalisation antérieure de la condition, se présente au futur, quoi de plus naturel que d'exprimer la condition par le présent, puisque l'on a ainsi un excellent moyen pour illustrer la succession logique des pensées par cet emploi des temps du verbe dans les deux propositions? C'est donc l'ordre logique des pensées, qui, dans la langue française, a réglé l'emploi des temps dans ces phrases hypothétiques.

Le présent dans la propositions précédente exige le futur dans la conséquente; c'est la règle.

Ex. Soit un triangle BAC rectangle en A; si l'on abaisse sur l'hypot. BC la perpend. AD, les deux triangles ABD, ADC seront semblables entre eux.

Si l'on me trouve ici, vous gâterez l'affaire. Regnard.

Mais comme nulle règle n'est sans exception, nous en signalerons une à celle-ci: Dans le cas, où l'on veut fortement appuyer sur la réalisation de la conséquence, on la met aussi au présent.

Ex. S'il a le saint empire, il devient, quel qu'il soit, très-auguste, et Dieu seul peut le toucher du doigt. V. Hugo.

Dans cet exemple le présent remplace le futur dans les deux membres de la phrase.

Ni la conjonction allemande „wenn,“ qui est originairement un adverbe de temps, ni le „si“ du latin (puisqu'il s'emploie encore dans les propositions adverbiales de temps par rapport à un fait isolé) n'ont la force éminemment hypothétique du si conditionnel français.

Dans les cas, où il s'agit de faire ressortir le rapport de temps, rien n'empêche le français de se servir de la conjonction „quand“.

Ex. Quand je serai grand, je ferai l'aumône à tous les pauvres.

2. Pour énoncer une condition qui ne répond pas à la réalité, on emploie dans la proposition subordonnée de la phrase hypothétique

a. l'imparfait de l'indicatif, quand la condition non-réelle s'exprime par rapport au présent ou au futur de la personne qui parle.

α. Proposition subordonnée.

Ce phénomène grammatical a donné lieu à de nombreuses discussions.

Mons. Mätzner, en blâmant ceux qui ont avancé l'opinion que la signification fondamentale du prétérit est la négation du présent etc., dit qu'ici comme partout ailleurs, „il nous faut regarder l'imparfait comme un temps qui représente l'action comme s'accomplissant au passé. L'imparfait pris dans cette acception, il nous faut, dans ce cas, considérer des actions conditionnelles présentes ou futures comme des actions qui s'accomplissent au passé. Que la langue représente des actions du passé ou du futur

comme s'accomplissant au présent, et qu'elle représente des faits du présent comme s'accomplissant dans l'avenir ou au passé, est chose connue. Maintenant dans ces phrases hypothétiques la proposition subordonnée énonce une condition dont la réalisation supposée ne pourrait avoir lieu qu'au présent ou au futur, mais dont on sait qu'elle ne se réalisera ni au présent, ni au futur. Or si l'on sait qu'une chose ne se réalisera ni au présent, ni au futur, mais si en contradiction avec cela on veut néanmoins la poser comme un fait, rien n'est plus naturel que de la représenter par l'imparfait dont la nature concrète sert à faire ressortir le contraste entre la supposition et la réalité.

Il nous semble que Mons. Mätzner ne lève pas la difficulté. Il constate le fait et dit qu'il est naturel de se servir de l'imparfait dans ce cas, mais il ne dit point, comment il est possible d'employer un temps passé pour représenter un fait non-réel par rapport au présent ou au futur de la personne qui parle.

D'autres grammairiens ont fait observer que l'imparfait qui ne représente jamais l'action comme accomplie, est singulièrement propre à figurer dans ces propositions subordonnées des phrases hypothétiques, parcequ'il marque assez souvent la non-réalité de l'action qu'il énonce. (*Conatus rei faciendae*).

On cite des exemples tels que les suivants: Il mourrait de plaisir. — Celui dont votre main tranchait la destinée etc.

Il tressaillit, il étouffait; par bonheur il trouva etc. —

Sans doute, l'imparfait remplit à merveille les fonctions que la langue lui a commises dans les propositions conditionnelles, mais ces exemples n'expliquent rien, puisqu'il s'y agit toujours d'actions qui appartiennent à la sphère du passé.

Dans son emploi ordinaire l'imparfait se dit d'actions et de faits qui s'accomplissent au passé et que la personne qui parle ne veut pas mettre en rapport avec l'époque, où elle parle; dans notre cas il se dit d'un fait que l'on

pose par rapport au présent. Il nous semble donc que son emploi dans ces phrases hypothétiques doit être regardé comme un cas exceptionnel. — Que l'imparfait se dise quelquefois d'actions qu'on met en rapport avec le présent, est un fait incontesté. Dans l'exemple suivant „Où souriait l'enfance, est assis le trépas“ on ne veut pas simplement dire qu'il y avait un temps où l'enfance souriait à cette place; la force essentielle de la phrase est de contraster le passé avec le présent. L'enfance n'y sourit plus.

La phrase latine: „fuimus Troes, fuit Ilium et ingens gloria Teucrorum“ ne veut dire autre chose que — jam non sumus. — On voit donc que dans ces exemples le passé est mis en rapport avec le présent, quoique d'une manière particulière; il lui est opposé: On regarde le passé comme la contradictoire du présent. A ce point de vue le passé devient donc naturellement la négation du présent, et aussi souvent que l'on s'en sert dans cette acception, on met les faits, actions etc. que l'on énonce en rapport avec le présent, c'est à dire on nie leur existence au présent. Voilà exactement le but que l'on veut atteindre dans ces phrases hypothétiques, et voilà aussi la raison qui justifie l'emploi de l'imparfait pour marquer la non-réalité présente de la condition.

Dans le chapitre sur l'emploi des temps et des modes, Monsieur Plötz a jugé à propos de spécialiser cet emploi de l'imparfait par la règle suivante: On emploie l'imparfait de l'indicatif dans la proposition subordonnée d'une phrase hypothétique, quand la condition ne répond pas à la réalité, mais qu'il est encore possible de l'accomplir. La dernière moitié de la règle n'est certainement pas correcte.

Mons. Plötz ne cite que deux exemples pour justifier son opinion. Les voici: Si j'avais de l'argent, je vous payerais. Le sens de cette phrase n'est pas „il est encore possible que j'aie de l'argent etc.“. La personne qui parle indique peut-être sa bonne volonté vis-à-vis du créancier,

mais le sens de la proposition est „Je n'ai pas d'argent, par conséquent etc.“.

Le second exemple. „S'il revenait, vous seriez fort embarrassé ne veut pas dire non plus“ il est possible que la condition se réalise encore; l'imparfait ne fait ni plus et ni moins que de nier la réalité de la condition pour le présent.

Mons. Plötz, en ajoutant ces mots, n'a pas pensé à des exemples tels que: „Si les morts revenaient, les pères ne reconnaîtraient point les fils Voltaire“ — où il s'agit de conditions qu'il n'est guère possible d'accomplir et la règle est en pleine contradiction avec les phrases suivantes, où l'imparfait exprime l'impossibilité absolue: Si les triangles faisaient un dieu, ils lui donneraient trois côtés. Font.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, tous vos regrets s'évanouiraient à l'instant. X. de Maistre.

Ce n'est donc que pour nier la réalité présente de la condition qu'on emploie l'imparfait dans la proposition subordonnée de ces phrases hypothétiques. Toutes les langues peuvent se servir du même temps dans ce cas.

Ex. Si semper optima tenere possemus, haud sane consilio multum egerimus. Cic.

Si nous voyions l'étendue des montagnes en profondeur, les cheveux nous dresseraient à la tête. B. de St. Pierre.

If the whole body were an eye, where were the hearing? (1. Cor. 12.) Mais on voit que, dans les différentes langues, il n'y a pas la même coïncidence de mode; en latin aussi bien qu'en allemand le verbe se met au subjonctif.

Le provençal, l'italien, l'espagnol suivent les traces de la langue mère, et le français seul représente régulièrement la condition non-réelle par l'imparfait de l'indicatif. Cette déviation indépendante de la langue française est digne de remarque. Mais la divergence à l'égard de l'emploi des modes est-elle réelle? L'imparfait dans ces phrases hypothétiques est-il véritablement un temps de

l'indicatif? La question n'est point hors de controverse. Mons. Herling (cf. *Vergleichende Darstellung der Lehre vom Tempus und Modus*) dit qu'il est impossible de considérer l'imparfait en „ais“ toujours comme un temps de l'indicatif, et pour soutenir cet arrêt, il cite l'emploi qu'on fait de cette forme dans le discours indirect et dans la subordonnée des phrases hypothétiques. — S'il fallait admettre que toutes les langues expriment et représentent les mêmes pensées ou les mêmes actions au même point de vue, il faudrait souscrire à l'opinion de ce grammairien distingué. Mais si nous ne voulons pas méconnaître le génie des langues, il nous faudra convenir que, sous ce rapport, il y a des différences essentielles à constater. Une langue peut représenter, soit une pensée, soit un fait d'une manière objective, tandis qu'une autre exprime la même idée subjectivement, comme reflétant, pour ainsi dire, l'opération de l'esprit de celui qui parle. Ainsi dans la phrase: „Le sénat répondit aux ambassadeurs que les Rhodiens avaient bien mérité du peuple romain“ — l'allemand emploie le subjonctif dans la proposition substantive, parcequ'il représente l'idée comme ayant été soumise à la réflexion de l'auteur. La langue française n'admet pas le subjonctif dans le discours indirect, parcequ'elle représente l'objet de la pensée comme tel, d'une manière objective, sans indiquer le jugement de celui qui parle. C'est donc la manière différente de représenter les idées qui cause l'emploi différent des modes. Nous observons la même chose dans les phrases hypothétiques en question. Comme la condition ne répond pas à la réalité, il semble naturel (surtout à nous autres Allemands) de la représenter subjectivement. C'est ce que nous voyons en latin et en allemand, où le subjonctif sert en même temps à nier la réalité objective de la condition. (Cp. la locution anglaise „as it were“.) Le français moderne a pour toujours chassé le mode de la supposition de ces phrases purement conditionnelles, et dans notre opinion, il l'a fait avec la meilleure raison du monde.

Dans ces phrases il pose, par rapport au présent, un fait qui est en contradiction avec la réalité; il exprime ce fait présent par le passé, qui par cela est opposé au présent et devient sa négation. Par conséquent la condition dont on pose la réalité présente, est niée par le passé dont on se sert pour l'exprimer. Et c'est tout ce que l'on veut dire; l'idée négative est fortement rendue par l'imparfait de l'indicatif. Donc la langue française n'emploie pas le subjonctif dans ces phrases hypothétiques, parcequ'elle n'en a pas besoin.

La subordonnée dont il s'agit ici se trouve dans des phrases incomplètes:

Ex. Heureux alors les hommes, s'il s'avaient s'entendre. Mignet.

Quelquefois elle s'emploie elliptiquement, et alors elle n'exprime souvent qu'une supposition.

Ex. Ah! si le clocher qui s'élève de ce bouquet de sapin était celui qui sonna sa naissance.

### β. Proposition principale.

Nous avons vu dans les exemples précités que, dans la proposition principale, où le latin et l'allemand se servent, généralement parlant, de l'imparfait du subjonctif, le français emploie régulièrement le futur simple du passé ou le soi-disant conditionnel présent.

Ex. Si je faisais une religion, je mettrais l'intolérance au rang des sept péchés mortels. Voltaire.

Nous connaîtrions bien mieux la nature, si nous l'étudions dans ses merveilles et non dans les livres.

Cet emploi du conditionnel s'explique, si l'on se souvient de son origine. Tout le monde sait que le futur des langues romanes ne vient point du temps latin correspondant (amabo), mais qu'il est fourni par l'adjonction du présent de l'auxiliaire „habere“ à l'infinitif du verbe: amare habeo = aimer-ai etc. Le latin emploie fréquemment (comme toutes les langues) l'auxiliaire joint à l'infinitif du verbe pour exprimer une idée de nécessité.

Ex. Habeo etiam dicere. Et comme l'idée de nécessité implique toujours l'idée de futurité, on employait, par extension, cette tournure pour désigner des actions futures. Cette tournure coexista d'abord avec le futur ordinaire, mais dans le passage du latin vulgaire aux langues romanes, elle finit par le supplanter. A l'origine les deux parties étaient encore s'éparables; „Ex. Comptar vos ai“ (V. Raynouard, gr. romane) mais les deux thèmes verbaux ne tardèrent pas à se souder l'un à l'autre, et à devenir inséparables. C'est sur le type du futur qu'à l'aide d'une analogie heureusement mise en oeuvre, le français a construit son conditionnel; celui-ci avec l'infinitif et l'imparfait de habere, comme celui-là avec l'infinitif et le présent du même verbe.

Les finales du conditionnel sont exactement les mêmes que celles de l'imparfait et répondent à abam, abas etc. Ainsi le français a composé son conditionnel avec l'infinitif et une finale d'imparfait qui implique une signification de passé. Si l'on résout donc la synthèse en ces éléments, l'on voit que chanterais équivaut à = j'avais à chanter = cantare habebam: Ich hatte zu singen.

Le sens exprimé par l'infinitif avec l'auxiliaire est donc, comme nous avons fait observer à propos du futur — l'idée de nécessité.

Si maintenant on se rappelle que la finale d'imparfait du conditionnel implique une signification de passé et que l'idée de nécessité implique toujours l'idée de futurité, la signification du conditionnel saute aux yeux. Il doit, d'après son origine, désigner un avenir au point de vue du passé, comme le futur désigne un avenir au point de vue du présent. C'est donc le futur du passé.

Le soi-disant conditionnel présent, puisqu'il exprime une action non-accomplie, désigne un avenir non-déterminé, le conditionnel passé qui représente l'action comme accomplie, marque, au point de vue du passé, un avenir qui ne s'étend pas à la sphère du présent. Son emploi dans les phrases hypothétiques, où il sert à ex-

primer une action qui est sous la dépendance d'une condition lui a valu le nom de conditionnel, et c'est à cause de cet emploi que les grammairiens français le traitent de mode à part.

Mais comme ce n'est point le conditionnel seul qui s'emploie dans ces phrases, comme les formes de l'indicatif et du subjonctif remplissent les mêmes fonctions, il n'y aurait point de signes caractéristiques de ce mode. En outre, l'emploi du conditionnel ne se restreint point aux phrases hypothétiques. Il est donc impossible de considérer le conditionnel comme un mode à part.

D'autres grammairiens ont donné à ce temps du verbe le nom d'optatif. Cependant cette dénomination ne vaut pas même la première, puisque ce n'est que par extension de son emploi dans les phrases hypothétiques que l'on se sert du conditionnel pour exprimer le souhait.

Quelques savants (cf. Diez, *Grammatik der rom. Sprachen*, II., p. 102.) ont rangé le conditionnel parmi les formes du subjonctif.

Mons. Herling dit: Si le conditionnel s'est formé avec l'infinitif et habebam; s'il se dit d'actions qui s'accomplissent dans l'avenir, comme c'est le cas dans „Si je pouvais anéantir l'essai historique, je le ferais,“ il faut le regarder comme un temps du subjonctif, et ferais ne peut signifier que „facere haberem,“ parcequ'en latin l'imparfait du subjonctif s'emploie dans les propositions principales aussi bien que dans les propositions subordonnées de ces phrases hypothétiques. L'usage français est donc tout-à-fait analogue à celui des autres langues. Le grec, le latin, l'allemand, tous emploient les temps historiques du subjonctif dans ces phrases . . . Et ce n'est pas tout. Cet emploi du conditionnel ne se borne pas aux phrases hypothétiques, il s'étend aux propositions substantives qui dépendent des verbes qui expriment la parole ou la pensée. Ainsi dans „J'ai appris que vous ne viendriez pas,“ la forme „viendriez“ ne peut être autre chose que le subjonctif.

Mais en tirant cette conclusion, Mons. Herling a fait abstraction entière de l'analogie qu'il y a entre l'emploi du futur et celui du conditionnel.

Mons. Mätzner, en refutant l'opinion de Mons. Herling, a fort bien dit, que si dans la phrase précitée „viendriez“ doit être considéré comme une forme du subjonctif, il nous faudra regarder dans la phrase „J'apprends que vous ne viendrez pas“ „viendrez“ comme une forme du même mode.

Le conditionnel n'est donc ni un mode à part, ni une forme du subjonctif, mais il est par emploi et par dérivation une forme du mode de la réalité. „Je chanterais“ signifie „j'avais à chanter“ et non pas „j'eusse à chanter“. La création du conditionnel a grandement contribué à la lucidité remarquable qui distingue la langue française. Le vieux français n'ayant pas encore définitivement réglé l'emploi des formes qu'il avait créées, tantôt pour rendre des nuances de pensée avec plus d'exactitude, tantôt pour remplacer des formes trop compliquées de la langue-mère par des formes plus transparentes, employait encore le subjonctif, où de nos jours on ne trouve que le futur du passé. On remplaça d'abord pour la raison que nous venons d'indiquer, la proposition infinitive du latin dans le discours indirect, quand le verbe qui exprime la parole se trouvait à un temps du passé. Ensuite la nouvelle formation commence à contester au subjonctif l'emploi dans les propositions principales des phrases hypothétiques qui dépendent d'une proposition conditionnelle dont le verbe est au passé, et elle finit par s'emparer, à quelques exceptions près, de tout cet ancien domaine du mode de la supposition. Cet emploi du conditionnel est tout-à-fait en conformité avec sa nature foncière. Que dans la proposition principale on puisse prendre le passé pour point de départ s'explique par l'emploi de ce temps dans la subordonnée; et comme l'action exprimée par la forme passée du verbe de la proposition subordonnée doit, logiquement, précéder celle du verbe de la principale, la

forme future du conditionnel représente, pour ainsi dire, d'une manière visible le rapport de cause-à-effet qui existe entre la condition et sa conséquence. C'est donc la signification aussi bien que la forme qui rendent le conditionnel singulièrement propre à remplir les fonctions que la langue lui a commises dans les propositions principales des phrases hypothétiques. Dans ces phrases, il exprime un sens consécutif, et comme il se joint toujours aux propositions subordonnées, dans lesquelles on nie la réalité de la condition par les temps passés du verbe, on peut dire: Le conditionnel ou le futur du passé exprime une conséquence non-réalisée, tandisqu'en se servant du futur du présent dans la principale des phrases hypothétiques on est seulement en doute à l'égard de la réalité de la conséquence.

Le conditionnel se trouve souvent dans une phrase incomplète; la proposition précédente est alors écourtée ou cachée; il s'entend qu'on la remplace surtout par des tournures participiales.

Ex. J'aurais tant de plaisir à vous appeler mon camarade. En fondant les seules broderies de nos manteaux, . . nous aurions de quoi envoyer à l'ennemi pendant toute une campagne, des balles d'or et des boulets d'argent.

Dumas.

Et n'avouerez-vous pas de même, qu'il serait souvent commode d'être dispensé en conscience de tenir de certaines paroles qu'on donne?

Pascal.

Quant à l'emploi elliptique de ces propositions principales, nous sommes d'avis que dans la plupart des cas, énumérés par les grammairiens, il n'est pas de rigueur de suppléer des conditions omises, et nous doutons que chacun pour son propre compte sous-entende la même chose. Les phrases que l'on cite ne sont plus purement hypothétiques; on y emploie le conditionnel, par extension, généralement pour exprimer une supposition. Ainsi on emploie le conditionnel

a. pour exprimer un souhait que l'on représente comme supposé.

Ex. Je souhaiterais. Je vous prierais. (*velim, malim*).

b. Ou l'on s'en sert pour énoncer un jugement ou une opinion avec réserve: On dirait, on croirait, nuance rendue en latin par le présent et le parfait du subjonctif, en allemand par les auxiliaires de mode.

c. A ces cas se rattache son emploi dans la question dubitative, où l'on s'en sert pour exprimer le doute: „Serait-il possible?“ etc.

Nous avons déjà indiqué, en passant, que dans la proposition subordonnée d'une phrase hypothétique, si elle se présente dans sa pureté grammaticale, le français moderne ne fait point usagé des temps futurs: Le vieux français, le provençal et l'espagnol n'ont pas établi cette règle; ces langues se rattachent ici, comme partout ailleurs, plus étroitement au latin, qui dans sa conjugaison périphrastique leur avait donné l'exemple:

*Quantae nunc mihi turbae concitantur, quae profecto incassum agerentur, si, priusquam vos serviendi finem, illi dominationis facturi erant.*

Sall.

Sire, je contereie, si vos congé en avereie. Marie de France.

cf. Mätzner, p. 110.

Pourquoi le français moderne n'admet-il plus cet emploi du conditionnel? La proposition conditionnelle „si vos congé en avereie“ — énonce une condition par rapport au présent ou au futur de la personne qui parle. Or l'emploi habituel que l'on faisait en latin de l'imparfait du subjonctif, en français de l'imparfait du subjonctif et de l'indicatif dans ces propositions avait suffisamment prouvé que l'on pouvait se passer du conditionnel pour exprimer le rapport de temps. Puis si l'on se rappelle qu'en conformité avec sa signification fondamentale, il s'était fixé dans la principale pour exprimer la conséquence qui dépend de la réalisation antérieure d'une condition, on avouera qu'il était plus naturel de mettre cette condition à l'imparfait qui était, pour ainsi dire, toujours le point

de départ du conditionnel; puisque de cette manière on pouvait toujours illustrer l'ordre logique des pensées par l'emploi des temps du verbe dans les deux propositions. Nous verrons plus tard que le français n'emploie le conditionnel dans la subordonnée d'une phrase hypothétique que quand cette phrase est remplacée ou par une proposition relative ou par une proposition indépendante.

Nous mentionnons encore deux cas de l'emploi du conditionnel dans des phrases que les grammairiens ont coutume d'énumérer parmi les phrases hypothétiques.

1. Le sens de la proposition subordonnée, où l'on fait usage de la conjonction quand avec le conditionnel n'est plus purement hypothétique. On indique qu'il n'est guère possible que l'action exprimée se réalise. Le conditionnel y sert à indiquer que l'action n'est qu'une supposition; par l'emploi de la conjonction „quand“ qui exprime un rapport de temps vague, on représente l'acte supposé comme arrivant; quand, quand même avec le conditionnel exprime donc un sens concessif.

Ex. Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas.

Racine.

2. Le conditionnel s'emploie dans les deux membres de la phrase, quand la proposition qui, logiquement, devrait être subordonnée, est devenue la proposition principale, et que celle qui, logiquement, devrait être la proposition principale, a été subordonnée et jointe à la première par la conjonction „que“.

Ex. „Vous ne le feriez pas que je le ferais“. Dans ce cas la subordonnée doit toujours précéder la principale, et la conjonction „que“ indique que la principale dépend de la subordonnée comme l'effet de la cause; „que“ marque donc la conséquence, et il faut le traduire par „de sorte que“, „de manière que“.

Quant à la forme ce sont des propositions modales, quant au sens, elles ne diffèrent guère avec celles qui s'introduisent par „quand“, „quand même“ avec le con-

ditionnel, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, elles expriment un sens concessif.

Ex. Vous ne le feriez pas que je le ferais = Quand même vous ne le feriez pas etc. La principale exprime la concession, la subordonnée (introduite par „que“) la conséquence. — Donc, à proprement parler, ces propositions n'appartiennent pas aux phrases hypothétiques.

b. Quand le passé est le centre du discours, l'imparfait tient lieu du présent, et le plus-que-parfait occupe la place de l'imparfait. L'emploi qu'on fait du plus-que-parfait dans les propositions conditionnelles qui se rapportent au passé sera donc analogue à celui de l'imparfait dans ces propositions, quand la condition s'énonce par rapport au présent; c'est-à-dire, on fera emploi du plus-que-parfait pour représenter, par rapport au passé, des conditions qui ne répondent pas à la réalité.

C'est ce que nous voyons dans les exemples suivants :

Ce ne fut point Pultava qui perdit Charles; s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre.

Voltaire.

S'ils avaient suivi mes conseils, je les aurais sauvés ou combattus tous deux.

Voltaire.

Le plus-que-parfait a donc obtenu la même force négative à l'égard du passé que l'imparfait à l'égard du présent.

Le cas habituel en latin est d'employer dans ces phrases le subjonctif, quoiqu'il y ait des exemples isolés où l'on trouve l'indicatif du plus-que-parfait.

Ex. At id neque, si fatum fuerat, effugisset, nec si non fuerat, in eum casum incidisset.

Ayant cherché à expliquer l'emploi de l'imparfait de l'indicatif dans la proposition conditionnelle nous nous dispensons de justifier l'emploi du plus-que-parfait de ce mode, puisque, les cas étant tout-à-fait analogues, nous ne pourrions donner qu'une répétition des mêmes principes.

Le plus-que-parfait dans la subordonnée de ces phrases hypothétiques exige l'emploi du futur passé dans la proposition principale.

α. Quand la conséquence non-réelle est tirée par rapport au présent ou au futur de la personne qui parle, on l'exprime par le conditionnel présent, parcequ'il désigne, au point de vue du passé, un avenir non-déterminé qui, par conséquent, peut s'étendre même au delà du présent de la personne qui parle.

Ex. Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux.  
Regnard.

Si j'avais agi avec plus de prudence, je serais plus heureux.

S'ils s'étaient moins pressés de venir, ils arriveraient trop tard.  
La Bruyère.

Il va de soi que, si de pareilles phrases hypothétiques se trouvent sous la dépendance d'une proposition dont le verbe est à un temps passé, toute l'hypothèse est renvoyée au passé.

Ex. On décida que, si la plupart des Athéniens avaient eu pour les scélérats la même horreur que Timon, la république subsisterait encore dans son ancienne splendeur.

β. Quand la conséquence non-réalisée se rapporte au passé, on emploie dans la proposition principale le plus-que-parfait du futur ou le conditionnel passé, parcequ'il représente une action future comme déjà accomplie au point de vue du passé. Il appartient donc entièrement à la sphère du passé.

Ex. S'il avait d'abord montré une grande âme, tout le monde se serait méfié de lui.  
Montesquieu.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique et du Pérou, avaient suivi ce plan, ils n'auraient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver. Montesquieu.

Cependant, dans ce cas, on fait quelquefois usage de l'imparfait de l'indicatif dans la proposition conséquente.

Ex. Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.

Voltaire.

Le Latin remplace quelquefois, dans cette proposition, le plus-que-parfait par le parfait historique.

Ex. *Occasio egregie rei gerendae fuit, si protinus de via ad castra oppugnanda duxisset.* Liv.

Le français évite l'emploi du défini, et cela s'explique par la nature de ce temps.

Mons. Plötz, dans sa nouvelle grammaire française (p. 179), dit à propos de l'emploi de l'imparfait: „L'imparfait s'emploie pour exprimer une action commencée ou sur le point de commencer, mais empêchée par un événement inattendu“. Cette règle s'applique parfaitement au premier exemple, où l'imparfait a le caractère du soi-disant imparfait „*conatus rei faciendae*,“ mais Mons. Plötz se trompe en ajoutant: „Dans un sens analogue on se sert quelquefois de l'imparfait dans la proposition principale d'une phrase hypothétique, pour indiquer qu'une action allait s'accomplir, mais qu'elle n'a pu s'achever, parceque la condition dont elle dépendait ne s'est pas réalisée“.

Pour illustrer ces remarques Mons. Plötz cite deux exemples.

„Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes“. Voltaire.

„Si vous aviez été là, nous jetions les alliés dans la Seine“. Thiers.

Les propositions principales de ces phrases hypothétiques ne veulent point dire: Le czar était sur le point d'être le premier des hommes — „Nous étions sur le point de jeter etc.“; l'imparfait exprime ici une action qui se serait indubitablement accomplie, si telle ou telle condition s'était réalisée. On emploie donc l'imparfait pour fortifier l'expression. On sait que pour appuyer sur la réalité des faits, pour donner au récit plus de vivacité et d'énergie, on représente des actions futures et passées comme s'accomplissant au présent; c'est pour la même raison qu'on remplace quelquefois, dans les deux membres de la phrase hypothétique, les temps du passé qui repré-

sentent les actions comme accomplies, par l'imparfait, qui les représente comme s'accomplissant.

Ex. Si le roi prenait la ville, il se rouvrirait le chemin de Moscou. Voltaire.

Abstraction faite de ces cas, l'on peut dire que, dans ces phrases hypothétiques, le passé dans les propositions précédentes exige le futur du passé (l'imparfait le conditionnel présent, le plus-que-parfait le conditionnel passé) dans les propositions conséquentes, comme le présent dans la proposition subordonnée exige le futur dans la proposition principale.

### B. Emploi du subjonctif dans les phrases hypothétiques.

Quand on emploie l'indicatif, l'idée qu'on énonce est représentée comme identique avec la réalité; l'on se sert du subjonctif pour la représenter comme supposée, comme conçue dans l'esprit. L'indicatif est donc le mode de la réalité, le subjonctif le mode de la supposition. Il va sans dire que cette distinction ne touche en rien le fait lui-même; que l'idée énoncée soit réellement conforme à la vérité objective ou non, cela est tout-à-fait indifférent pour le choix du mode. Tout dépend de la manière dont on représente les faits. C'est pourquoi les langues varient dans l'emploi des modes. Dans plusieurs langues modernes il y a une tendance manifeste à restreindre le domaine du mode de la supposition; ainsi dans l'anglais, où il est presque entièrement tombé en désuétude; et le français moderne aussi semble avoir une aversion prononcée pour l'emploi de ce mode. Sous ce rapport le vieux français se rattache beaucoup plus étroitement au latin; mais à mesure que la jeune langue commence à marcher indépendamment, elle commence aussi à diminuer, petit à petit, le domaine du subjonctif. C'est surtout la nouvelle formation à laquelle on a donné le nom de conditionnel qui commence de bonne heure à s'emparer des fonctions du subjonctif. Mais au commencement il était loin encore de jouer le grand rôle que la langue lui a graduellement commis dans le courant des siècles; il n'est devenu le

favori qu'après avoir déployé tout son mérite. Dans le vieux français, l'on pouvait encore se servir du subjonctif dans presque tous les cas, où de nos jours figure le conditionnel; le subjonctif s'employait encore dans les propositions substantives après les verbes qui expriment la pensée aussi bien que dans les subordonnées et les principales des phrases hypothétiques.

### 1. Emploi du subjonctif présent dans les phrases hypothétiques.

L'emploi du subjonctif présent est fort restreint. Il ne se trouve point dans la proposition principale, et dans la subordonnée seulement, quand la conjonction „si“ est remplacée par „que“. Les autres langues romanes n'ont pas tout-à-fait dédaigné de s'en servir, et même le vieux français offre des exemples de „si“ conditionnel, suivi d'un subjonctif du présent.

Ex. Si abs te summa officia desiderem, mirum nemini videri debeat. Cic.

Espagnol: Si yo podiere venir, vendré à la noche. Calderon.

Vieux français: Il n'a homme en ce monde tant soit ditissimus, se de femes servir soit ferventissimus, Taverne et jeu de dez, soit en certissimus, C'an la fin ne soit povres atque miserissimus: „Des Fames, des Dez et de la Taverne“. Mais cet emploi du subjonctif dans les subordonnées des phrases hypothétiques doit être considéré comme une réminiscence de l'emploi du subjonctif latin dans ces phrases. Le cas habituel est d'employer l'indicatif; l'on ne se sert du subjonctif que quand il s'agit d'une chose purement supposée. Voici des exemples, dans lesquels la conjonction „si“ est remplacée par „que“.

Ex. Si je meurs et si tu vis, tu me vengeras. — Oui, et si je meurs et que tu vives, à toi la vengeance. Dumas.

Si vous le rencontrez et qu'il vous demande, où je suis, dites etc. Acad.

Pourquoi cet emploi du subjonctif? La proposition

introduite par „que“ est en quelque sorte subordonnée à celle qui la précède. Cette subordination s'exprime par la conjonction „que,“ qui sert à indiquer que la réalisation de l'action exprimée par le verbe de cette phrase dépend de la réalisation antérieure de l'action énoncée par le verbe de la proposition précédente. On admet donc la réalisation par voie de concession. En d'autres mots : La proposition conditionnelle se change en proposition concessive. Or comme toute concession implique un acte de volonté, l'emploi du subjonctif dans cette phrase n'a rien d'étrange. Pourtant ce remplacement ne se fait pas toujours, et alors on ne fait point usage du subjonctif.

Nous ne faisons que mentionner l'emploi du subjonctif dans les propositions substantives qui dépendent d'une proposition conditionnelle. Nous pensons surtout aux propositions impersonnelles, et aux verbes qui expriment la parole ou la pensée, et qui, ordinairement suivis de l'indicatif, exigent le subjonctif, quand on les emploie conditionnellement pour mettre en doute ou pour nier l'idée de la proposition subordonnée.

Ex. S'il est vrai qu'Homer ait fait Virgile, c'est son plus bel ouvrage. Voltaire.

Mais comme ce cas ne rentre pas dans notre sujet, nous ne nous en occuperons pas.

## 2. Temps passés du subjonctif.

### a. L'imparfait du subjonctif.

Nous avons vu que le français moderne emploie l'imparfait de l'indicatif dans la subordonnée, l'imparfait du futur dans la principale pour exprimer des conditions et des conséquences non-réalisées par rapport au présent ou au futur de la personne qui parle. Nous avons indiqué que, dans ce cas, les temps passés de l'indicatif ont pris des fonctions qui en latin et en allemand sont du domaine du subjonctif.

Ex. Non possem vivere, nisi in literis viverem. Cic.

Le vieux français emploie, dans ce cas, encore très fréquemment le subjonctif dans les deux membres de la

phrase hypothétique. Comme on pouvait faire emploi du conditionnel dans la principale, on peut dire qu'ici le vieux français le remplaçait par le subjonctif de l'imparfait.

Ex. Mainte cité a jà esté, Et mainte rice poësté,  
Dont nos or rien ne seüssons, Se les escriis n'eu eüssons

Roman de Rou.

Grant soulaz me feüssiez, S'une chançon me chantüssiez,  
Ne me chausist quant je mourusse. Rom. du Renart.

Il va sans dire que dans ce cas, l'emploi du subjonctif se base sur le même principe que l'emploi de l'indicatif, c'est-à-dire, l'on se sert du passé pour nier le présent. Il faut pourtant observer que le subjonctif du vieux français sert encore (comme en latin) à indiquer la non-réalité de la condition. Nous avons vu quelle raison la langue avait d'abandonner cet usage. Les autres langues romanes n'ont fait le chemin qu'à moitié; elles emploient avec une certaine régularité l'imparfait du futur dans les principales, tandis que dans les subordonnées elles ont conservé le subjonctif. Quand on rencontre, en français moderne, des cas de l'emploi du subjonctif de l'imparfait ou du présent dans l'une de ces propositions, il ne faut pas en chercher les raisons dans la nature hypothétique de la phrase. Cette remarque s'applique aux cas suivants.

1. Le subjonctif se trouve dans la principale d'une phrase hypothétique, quand cette proposition dépend elle-même d'une autre et que cette subordination exige l'emploi de ce mode. Il va de soi que de pareilles propositions s'emploient aussi dans des phrases incomplètes:

Ex. Je doute qu'il jouât, s'il avait de l'argent.

Napol. Landais.

Je ne crois pas que vous me jugassiez sans m'entendre.

J. J. Rousseau.

(= Subjonctif après les verbes qui expriment la parole ou la pensée, employés négativement.)

Il n'y a personne qui, en pareille cas, ne négligeât un intérêt si important. (Subjonctif dans les phrases relatives.)

2. La proposition subordonnée d'une phrase hypothé-

tique se change en proposition concessive, si, au lieu de l'indicatif, on fait usage de l'imparfait du subjonctif.

Ex. S'il revenait et qu'il fît une réclamation, vous seriez fort embarrassé.

Dût ma muse par là choquer tout l'univers, Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers. Boileau.

#### b. Le plus-que-parfait du subjonctif dans les phrases hypothétiques.

Le latin emploie le subjonctif du plus-que-parfait et, en remplacement, l'imparfait du subjonctif pour exprimer des conditions et des conséquences non-réalisées par rapport au passé.

Ex. Antiochus, si parere voluisset consiliis Hannibalis propius Tiberi quam Thermopylis de summa imperii dimicasset. Nepos.

Quod si quis deus diceret, numquam putarem, me in Academia disputaturum. Cic.

L'ancien français se rattache étroitement à l'usage latin. C'est surtout l'imparfait du subjonctif qui s'emploie souvent dans les deux membres de ces phrases hypothétiques pour nier la réalité passée. Comme l'imparfait du subjonctif ne reproduit pas l'imparfait latin de ce mode, mais le plus-que-parfait, on serait porté à voir dans son emploi fréquent dans ces phrases quelques traces de son origine.

Ex. C'est avoir pas ne li rendrons. Quar icil pas ne le perdist Se Diex consentir le vosist. (Chastoiement d'un père à son fils.)

A propos de l'indicatif du plus-que-parfait nous avons fait observer qu'en français moderne, il est de règle d'exprimer la condition par le plus-que-parfait de l'indicatif, la conséquence par le conditionnel passé, quand on veut nier la réalité de l'hypothèse par rapport au passé. Il y a pourtant des exceptions à cette règle. Ici la langue ne montre pas l'aversion pour le subjonctif dans les phrases hypothétiques que nous lui connaissons ailleurs; elle admet son emploi dans la précédente aussi bien que

dans la conséquente. Quant au subjonctif dans la principale, Mons. Mätzner a fort bien dit, qu'il doit probablement son existence à un de ces caprices qui, dans quelques cas isolés, peuvent tenir lieu de loi pour la langue d'un peuple aussi bien que pour ses moeurs. Nous ne pouvons y voir qu'un petit reste de l'ancien usage.

Dans la nouvelle grammaire française de Mons. Plötz (p. 189), on trouve la règle: En français, le subjonctif ne peut s'employer dans la proposition principale d'une phrase hypothétique qu'au plus-que-parfait, c'est-à-dire à la place d'un conditionnel passé, et seulement, quand la subordonnée est aussi au subjonctif. Le subjonctif ne s'emploie dans les phrases hypothétiques qu'au plus-que-parfait, c'est vrai, mais Mons. Plötz ne devrait pas dire, qu'il n'est permis de se servir de ce mode dans la principale que quand la subordonnée se trouve aussi au subjonctif. Les exemples suivants prouvent le contraire.

Ex. S'il n'y avait eu que deux pas,

Ascanio ne les eût pas faits.

Dumas.

Si les Titans avaient chassé du ciel Jupiter, les poètes eussent chassé les Titans.

Voltaire.

Nous aultres ignorants estions perdus, si se livre ne nous eust relevé du boubrier.

Montagne.

Elise: Tu es blessée, parcequ'une autre l'a dit à ta place.

Ermeline: Pas du tout; si l'on m'eût laissé faire, j'aurais mieux trouvé que cela.

Frustron.

Les exemples précités montrent que les deux modes — le subjonctif dans la principale, l'indicatif dans la subordonnée, et vice-versa marchent paisiblement ensemble.

Mons. Plötz dit: „Dans la subordonnée on fait usage du subjonctif au lieu de l'indicatif, qui est plus usité dans la proposition hypothétique après la conjonction „si,“ quand la condition n'existe que dans l'idée de celui qui parle“. Nous serons d'accord avec Mons. Plötz, si cela veut dire: En général la langue française représente la condition non-réelle objectivement, c'est-à-dire, comme

un fait dont elle nie la réalité par l'emploi des temps. Elle nie la réalité de la condition au point de vue du passé par le plus-que-parfait de l'indicatif, comme elle en nie la réalité présente par l'emploi de l'imparfait du même mode. Mais quant à l'emploi du plus-que-parfait dans la subordonnée, elle a admis deux points de vue différents. D'une part: en énonçant une condition par rapport au passé on peut vouloir appuyer sur sa non-réalité; alors l'emploi du plus-que-parfait de l'indicatif est de rigueur, et c'est le cas habituel.

Ex. Lorsque Louis XVIII approcha de Compiègne, les maréchaux de l'Empire se précipitèrent au-devant de lui avec un expressement inouï, et s'ils l'avaient osé, si le prince l'avait permis, se seraient jetés à ses genoux (= le prince ne le permettait point). Thiers.

D'autre part, comme il s'agit ici toujours de faits accomplis, comme l'auteur sait que la chose ne s'est point passée, et comme néanmoins on l'énonce conditionnellement, il semble naturel de représenter la condition comme une supposition. Alors on met le plus-que-parfait du subjonctif, et c'est là le seul cas de l'emploi de ce mode dans la proposition précédente purement hypothétique.

Ex. Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. Pascal.

Pour en revenir aux propositions conséquentes d'une phrase hypothétique, nous ferons observer qu'il faut spécifier trois cas, où le français moderne se sert du mode de la supposition au plus-que-parfait.

1. On emploie, surtout dans le discours soutenu, par une espèce d'attraction de mode, le plus-que-parfait du subjonctif dans la proposition principale, quand la proposition subordonnée est aussi au subjonctif.

Ex. Si j'eusse été vaincu, j'eusse été criminel.

Corneille.

Si vous eussiez connu Aristides, Phocion, Pericles et moi, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressemblaient.

Font.

2. Le verbe de la principale se met au plus-que-parfait du subjonctif, quand on veut représenter la conséquence comme une supposition.

Ex. S'il n'y avait eu que deux pas, Ascanio ne les eût pas faits (= Le verbe n'exprime qu'une supposition de l'auteur). L'on peut dire autant des propositions principales dans les exemples suivants: „Il eût été dangereux, pour vous surtout, que je portasse la guerre sur la rive gauche du Danube. Thiers.

Charles XII avait conservé cette timidité qu'on appelle mauvaise honte; il eût été embarrassé dans une conversation. Voltaire.

On ne l'eût pas osé sous Henri IV. Voltaire.

3. Quand on emploie la proposition principale elliptiquement, on peut encore se servir du plus-que-parfait du subjonctif. Dans la plupart des cas, il n'est pas nécessaire de suppléer une condition, puisque la personne qui parle n'exprime en général que l'idée de possibilité.

Ex. Une française aurait exprimé cette idée plus gaîment, mais le fond eût été la même chose.

Mad. de Staël.

Voilà tout ce que nous avons à dire sur l'emploi du subjonctif dans les phrases hypothétiques. Dès les premiers temps la langue a commencé à restreindre son domaine. Le vieux français, influencé par l'usage latin, s'en servait encore au présent et l'employait à l'imparfait et au plus-que-parfait, sans restriction, puisqu'il le substituait à discrétion au conditionnel présent aussi bien qu'au conditionnel passé, tandisqu'en français moderne ce n'est, comme nous l'avons vu, que le subjonctif du plus-que-parfait qui s'est encore conservé une place dans les phrases hypothétiques.

Le principe de ces changements importants à l'égard de l'emploi des temps et des modes dans les phrases hypothétiques est la tendance manifeste de la langue française à exprimer ses idées avec énergie et clarté.

Comme toutes les langues le français fait souvent emploi de la forme des phrases hypothétiques, où, à proprement parler, il n'y a pas d'idée de conditionnalité.

Ex. Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment. On représente l'action du verbe de la principale comme résultant avec nécessité de l'action du verbe de la subordonnée, que l'on exprime conditionnellement, quoique l'on sache qu'il s'agit d'un fait réalisé. On aurait pu dire: „j'admet,“ ou „il est vrai que etc.,“ mais on n'eût pas rendu la pensée avec la même énergie. C'est pour des raisons rhétoriques que l'on se sert ainsi de la forme grammaticale de ces phrases. On la met surtout à contribution quand on veut faire ressortir le contraste entre les faits des deux propositions.

Ex. Si l'un est vieux et faible, l'autre est jeune et fort.

Acad.

On trouve souvent la proposition hypothétique à la place des propositions adverbiales de causalité logique.

Ex. Si les anciens attribuaient quelque chose de merveilleux à l'homme que l'espoir n'abandonne jamais, qu'auraient-ils pensé du chrétien? — Dans ce cas la proposition conditionnelle énonce, à vrai dire, non la cause d'un fait, mais le motif d'un jugement, envisagé comme positif par celui qui parle.

Nous pourrions énumérer d'autres cas de ce genre, mais quant à l'emploi qu'on y fait des temps et des modes, ils n'offrent rien de nouveau.

On introduit quelquefois la proposition hypothétique par „que si“. Cet emploi de „que“ devant „si“ n'est qu'un petit reste d'un usage étendu que l'on fait en latin de „quod“ pour lier la proposition plus étroitement à ce qui précède.

Ex. Il fit gîter le trône en le mettant d'aplomb; que si (quod si) j'avais été la régente de France . . . j'aurait conduit le roi etc.

Au point de vue de notre sujet, ce phénomène grammatical est sans intérêt.

Nous dirons encore un mot des propositions comparatives hypothétiques que nous n'avons pas énumérées parmi les phrases hypothétiques proprement dites, puisque ce sont des propositions modales.

L'emploi des temps dans ces propositions se règle sur le même principe que nous avons essayé d'entrevoir dans nos remarques sur l'emploi de l'imparfait et du plus-que-parfait dans les phrases hypothétiques. Quant aux modes, on observera que, si en comparant le fait non-réel, exprimé par la subordonnée, au fait réel de la principale, on veut appuyer sur la non-réalité du fait de la proposition comparative, on se sert de l'imparfait ou du plus-que-parfait de l'indicatif pour le nier, mais quand la personne qui parle représente le fait comme une supposition, la subordonnée se met au subjonctif.

Ex. Les hommes vivent, comme s'ils ne devaient jamais mourir.

J'ai toujours remarqué que votre Majesté devinait juste, comme si elle eût le don de la préscience. Tant de regrets accompagnent son refus qu'on se sent aussi reconnaissant que si l'on eût été obligé. Fruston.

Ces propositions s'emploient souvent dans un sens ironique.

Ex. Et ces dépêches du maréchal qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre!

## II. Phrases hypothétiques proprement dites remplacées par d'autres phrases qui expriment l'idée de conditionnalité.

La condition s'exprime

A. par une proposition subordonnée.

a. On emploie toujours le subjonctif pour mettre en évidence l'idée hypothétique des propositions subordonnées, introduites par „supposé que, posé le cas que,

en cas que, au cas que, le cas posé que, pourvu que, à moins que-ne, si tant est que“. La dernière locution ne se dit qu'en langage familier.

1. Dans les propositions qui s'introduisent par supposé que, le cas posé que, posé le cas que-on représente la condition comme une chose purement supposée. Il est donc naturel que la subordonnée se mette au subjonctif comme après le verbe „supposer“ dans l'acception de „posez le cas“.

Ex. Vous serez sauvé, supposé que vous pratiquiez la vertu. Restant.

2. „En cas que et au cas que“ sont synonymes de „supposé que“. Voici l'emploi de ces deux conjonctions suivant Mons. Guizot: Au cas que signifie-ce cas-ci arrivant. --- La condition est plus spécifique et l'événement est plus positif; en cas que signifie „en certain cas“. La condition est purement indicative d'un genre de cas, et l'événement est moins particularisé et plus incertain. M. Roubaud dit: „La supposition désignée par „en cas que“ est moins probable que etc.“.

Si la signification de „en cas que“ est plus vague que celle de „au cas que“, c'est que dans „au cas que“ on sent encore la force d'individualiser de l'article défini.

C'est à tort, dit le Dictionnaire National que les grammairiens prétendent „qu'en cas que“ est peu usité. Le Dictionnaire de l'Académie les admet tous les deux.

Ex. Je m'assortis de quelque livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner. J. J. R. Il n'est hérétique qu'au cas qu'il soit conforme à ses erreurs condamnées. Pascal.

3. La locution conjonctionnelle „pourvu que“ suppose l'action du verbe de façon qu'elle paraît comme une chose nécessaire à l'accomplissement du fait exprimé par le verbe de la principale: elle renferme donc l'idée de restriction. Cette idée s'exprime en latin par „dum“ avec le subjonctif, en allemand par „wenn nur“, en anglais par „provided that“.

Ex. Aucun moyen ne lui paraissait condamnable, pourvu qu'il lui fût utile.

4. La conjonction „à moins que-ne renferme l'idée d'exception, c'est-a-dire qu'elle suppose un cas, où l'événement de la chose n'aurait pas lieu. A moins signifie „si ce qui suit est moins le cas“; elle ajoute donc à la liaison hypothétique une idée qui est précisément l'opposée de celle qui caractérise „quand“; puisque „quand“ représente la concession hypothétique comme ne faisant point exception. Le comparatif „moins“ exprime une faible négation; le „ne“ de la conjonction est pléonastique, puisqu'il ne fait que répéter l'idée négative du comparatif.

Ex. Ce sera difficile désormais qu'il s'élève des génies nouveaux, à moins que d'autres moeurs . . . ne donnent un nouveaux tour aux esprits. Voltaire.

b. Quand on fait usage des locutions conjonctionnelles „à condition que, bien entendu que, et à la charge que,“ le verbe se met ordinairement à l'indicatif, parcequ'on représente énergiquement la condition comme un fait, indispensable à la réalisation de l'action du verbe de la principale. Il n'y a guère que le futur et le conditionnel qui suivent „à condition que“.

Ex. Je partirai demain à condition que vous m'accompagneriez. Académie.

Il n'accepta qu'à condition qu'on tiendrait le concile universel. Bossuet.

Bien entendu que s'emploie de préférence dans les propositions adversatives.

Ex. Je vous accorde cela, mais bien entendu que vous ferez ce que je vous demande. Académie.

Quand ces conjonctions sont suivies du subjonctif, il y a toujours altération du sens de la phrase.

Ex. Je le lui avais confié, bien entendu qu'il vous le remît (but, volonté).

Les propositions adverbiales de temps et de lieu, employées dans un sens général et fréquentatif, s'approchent naturellement de la phrase conditionnelle. Il va sans dire

que ces propositions conservent leur caractère grammatical et que le sens hypothétique qu'elles semblent quelquefois exprimer ne touche en rien l'emploi qu'on y fait des temps et des modes.

Quant à la proposition adjectivale, nous avons déjà vu qu'elle remplace souvent la proposition conditionnelle.

La relation causale entre la subordonnée et la principale est alors indiquée, ou par l'ordre logique des pensées ou elle se voit par l'emploi des temps et des modes.

Ex. L'autorité que l'on méprise, est bientôt bravée.

Le camarade qui l'aurait dans le corps, serait un peu malade.

Qui nous verrait alors, nous prendrait pour deux fous. L'ancien français emploie cette proposition substantivée d'une manière plus libre, plus absolue :

Mult i ot belle créature

Qui de lui eüst prise cure.

La formule „c'est comme qui“ est le dernier reste de cet usage. — Il est bien dommage, dit M. Littré, qu'une tournure si vive est si presto tombe en désuétude.

B. La condition s'exprime souvent par une proposition indépendante.

Toute proposition subordonnée remplace un membre d'une autre proposition. On change le membre d'une phrase simple en proposition, quand on veut en faire ressortir l'importance. Par ce procédé la phrase simple se change en phrase composée. Comme la proposition qui ne fait que remplacer un membre de la phrase simple, remplit toujours, dans la phrase composée, les fonctions grammaticales que remplissait ce membre dans la phrase simple, elle n'exprime qu'une action secondaire de la phrase composée et se trouve toujours sous la dépendance de la proposition dont elle n'est qu'une partie. Pour indiquer cette dépendance grammaticale, la langue emploie les conjonctions, qui généralement parlant, désignent en même temps les relations logiques entre les deux propositions.

Mais si l'on veut fortement appuyer sur le fait exprimé par la subordonnée, on fait souvent abstraction du rapport grammatical: les conjonctions s'omettent, et la subordonnée devient indépendante. Alors ce n'est que l'ordre logique des pensées qui indique la relation causale qu'il peut y avoir entre les propositions. — Ainsi on emploie des propositions indépendantes pour représenter d'une manière vive et énergique des faits etc. que la prose ordinaire exprimerait par la proposition conditionnelle d'une phrase hypothétique.

1. La condition s'exprime par une proposition expositive.

Ex. Il avance, on se retire. Il poursuit, on se dérobe à sa poursuite.

Lesage.

On résiste, elle ordonne.

Delavigne.

2. Pour représenter la condition comme se réalisant au moment même qu'on l'énonce, on remplace la proposition conditionnelle par une proposition impérative.

Ex. Appelle-moi ta mère, et je meurs consolée. — Ou si l'on veut appuyer sur la nécessité de sa réalisation, la condition se met encore à l'impératif. C'est surtout dans les sentences que l'on se sert ainsi du mode de la nécessité.

Ex. Soyez juste, et vous serez sans crainte.

3. La proposition interrogative représente comme la proposition conditionnelle l'idée d'une manière abstraite, c'est-à-dire, sans décider de sa réalité. L'affinité intime de ces deux sortes de phrases se voit encore dans les langues qui désignent la question indirecte et la proposition conditionnelle par la même conjonction.

Dans le vieux haut-allemand c'est *oba*, l'anglais se sert quelquefois encore ainsi de „if“, et les langues romanes introduisent ces phrases par *si* et *se*. Cette affinité explique l'emploi fréquent qu'on fait de la proposition interrogative au lieu de la proposition conditionnelle.

Ex. Voulons-nous être heureux? Evitons les extrêmes.

Souvent on omet le point d'interrogation et n'indique le sens conditionnel que par l'inversion du sujet.

Ex. Jamais les prétextes ne lui manquent: est-il père, tout ce qu'il fait, il le fait pour ses enfants. Patru.

Cette tournure était fort populaire dans l'ancien français; à l'heure qu'il est, on l'abandonne de plus en plus; mais elle est loin encore d'être obsolète.

Ex. Prince, voulez-vous régner, vous n'avez pas un moment à perdre. Chateaubriand.

Il faut pourtant observer que la langue française emploie très-souvent la conjonction „si,“ où nous y suppléons par le tour interrogatif.

(Ex. Betrachten wir die Geschichte der griechischen Inseln, so finden wir etc. = Si nous considérons l'histoire des îles grecques, nous trouvons etc.) C'est peut-être parceque nous indiquons par le corrélatif „so“ la relation logique qu'il y a entre les deux membres de la phrase hypothétique.





